

Michel
David

PAULO PERRUQUES

La Poussière du temps

Tome III

Sur le boulevard



Extrait de la publication

Roman historique

La
Poussière
du temps

DU MÊME AUTEUR

Saga LE PETIT MONDE DE SAINT-ANSELME :

Tome I, *Le petit monde de Saint-Anselme, chronique des années 30*, roman, Montréal, Guérin, 2003.

Tome II, *L'enracinement, chronique des années 50*, roman, Montréal, Guérin, 2004.

Tome III, *Le temps des épreuves, chronique des années 80*, roman, Montréal, Guérin, 2005.

Tome IV, *Les héritiers, chronique de l'an 2000*, roman, Montréal, Guérin, 2006.

Saga LA POUSSIÈRE DU TEMPS :

Tome I, *Rue de la glacière*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2005 ; HMH compact, 2008.

Tome II, *Rue Notre-Dame*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2005 ; HMH compact, 2008.

Tome IV, *Au bout de la route*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2006 ; HMH compact, 2008.

Saga À L'OMBRE DU CLOCHER :

Tome I, *Les années folles*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2006.

Tome II, *Le fils de Gabrielle*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2007.

Tome III, *Les amours interdites*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2007.

Tome IV, *Au rythme des saisons*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2008.

Saga CHÈRE LAURETTE :

Tome I, *Des rêves plein la tête*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2008.

Tome II, *À l'écoute du temps*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2008.

Tome III, *Le retour*, roman, Montréal, Hurtubise, 2009.

Tome IV, *La fuite du temps*, Montréal, Hurtubise, 2009.

MICHEL DAVID

La
Poussière
du temps

Tome III

Sur le boulevard



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

David, Michel, 1944-

La poussière du temps

Sommaire: t. 1. Rue de la Glacière - t. 2. Rue Notre-Dame - t. 3. Sur le boulevard - t. 4. Au bout de la route

ISBN 978-2-89647-142-3 (v. 1)

ISBN 978-2-89647-143-0 (v. 2)

ISBN 978-2-89647-144-7 (v. 3)

ISBN 978-2-89647-145-4 (v. 4)

1. Titre. II. Titre : Rue de la glacière. III. Titre : Rue Notre-Dame. IV. Titre : Sur le boulevard. V. Titre : Au bout de la route.

PS8557.A797P68 2008

C843'.6

C2008-941321-0

PS9557.A797P68 2008

Les Éditions Hurtubise bénéficient du soutien financier des institutions suivantes pour leurs activités d'édition:

- Conseil des Arts du Canada
- Gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE)
- Société de développement des entreprises culturelles au Québec (SODEC)
- Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec

Illustration de la couverture: Luc Normandin

Maquette de la couverture: René St-Amand

Mise en page: Andréa Joseph [pageexpress@videotron.ca]

Copyright © 2006, 2008, Éditions Hurtubise ltée

Dépôt légal: 3^e trimestre 2008

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives, du Canada

Diffusion-distribution au Canada

Distribution HMH

1815, avenue De Lorimier

Montréal (Québec) H2K 3W

Tél.: (514) 523-1523

Télec.: (514) 523-9969

Diffusion-distribution en Europe

Librairie du Québec/DNM

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris FRANCE

www.librairieduquebec.fr



La *Loi sur le droit d'auteur* interdit la reproduction des œuvres sans autorisation des titulaires de droits. Or, la photocopie non autorisée — le « photocopillage » — s'est généralisée, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer par des professionnels est menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, par quelque procédé que ce soit, du présent ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l'Éditeur.

Imprimé au Canada

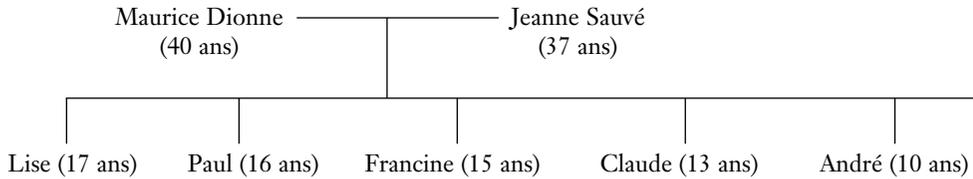
www.hurtubisehnh.com

*J'attends que le fil du temps
s'enroule autour de nous.*

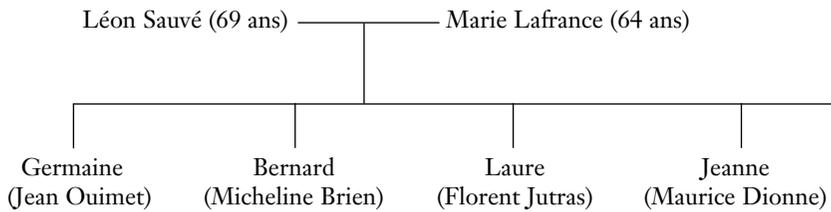
Yves Duteil

Les principaux personnages

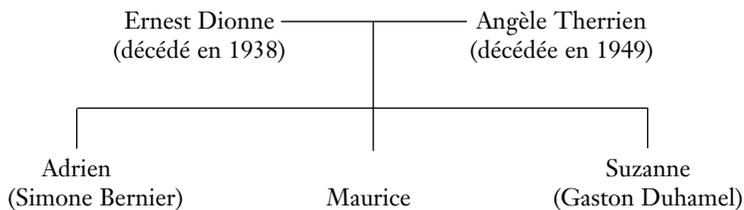
LA FAMILLE DIONNE



LA FAMILLE DE JEANNE



LA FAMILLE DE MAURICE



Martine (8 ans) Denis (5 ans) Marc (4 ans) Guy (4 ans)

Cécile
(Gérald Veilleux) Claude
(Céline Riopel) Luc
(Lucie Marier) Ruth
(Lucien Poirier)

* Entre parenthèses, l'âge de chaque personnage au début du roman.

Chapitre 1

Quatre ans déjà

La pluie fine qui tombait sans interruption depuis le matin s'arrêta brusquement quelques minutes avant le souper. De timides rayons de soleil parvinrent même à se frayer péniblement un chemin entre les nuages pour venir éclairer durant quelques instants le paysage détrempé de ce début de mai. Une brise douce se leva et fit voler les rideaux. Immédiatement, une odeur de terre mouillée pénétra par les deux fenêtres ouvertes de la cuisine et envahit la maison des Dionne, construite sur le boulevard Lacordaire.

Au bout de la grande table, Maurice Dionne, l'air renfrogné, mangeait, sans dire un mot, l'assiette de rigatonis que venait de lui servir sa femme. L'homme de quarante ans avait sa mine sombre des mauvais jours. Par conséquent, aucun des enfants assis autour de la table n'osait souffler mot de crainte d'attirer son attention.

À sa droite, Claude et André se jetaient des regards interrogateurs entre deux bouchées. Francine et sa mère vinrent prendre place près de Martine après avoir servi Denis, Marc et Guy, assis à la petite table en bois dressée à l'écart. Chez les Dionne, on appelait ce meuble destiné aux plus jeunes «la table des innocents». Faute de place, les jumeaux et leur frère de cinq ans mangeaient toujours à cette petite table pliante installée temporairement dans le couloir, à l'heure des repas.

Francine fit un mouvement discret pour verser une partie du contenu de son assiette dans celle de Martine, sa jeune sœur de huit ans.

— Mange ce que t'as dans ton assiette, lui ordonna sèchement son père qui s'était aperçu du manège.

— J'ai pas ben faim, p'pa, plaïda l'adolescente de quinze ans.

— Mange! dit-il d'un ton sans appel.

Francine se le tint pour dit et se mit à jouer avec sa fourchette dans les nouilles fortement tomatées déposées dans son assiette.

Quelques instants plus tard, André brisa le silence en demandant à sa mère :

— Qu'est-ce qu'il y a pour dessert, m'man ?

— Du beurre de *peanut* et de la mélasse, répondit cette dernière à son fils de dix ans.

Le garçon un peu grassouillet s'empara de trois tranches de pain qu'il déposa près de son assiette et il alla chercher les deux produits dans le garde-manger situé dans le couloir.

— Deux tranches de pain, ça va faire, décréta son père en voyant les trois tranches sur lesquelles son fils s'apprêtait à étaler une épaisse couche de beurre d'arachide. Borne-toi un peu ! Attends pas d'être malade pour t'arrêter.

Piteux, le garçon remit une tranche dans l'assiette à pain placée au centre de la table. Jeanne se contenta de jeter un regard désapprobateur à son mari.

— Lise finit à quelle heure à soir ? demanda Maurice à sa femme, en parlant de sa fille aînée de dix-sept ans, vendeuse au magasin Woolworth du centre commercial Boulevard, situé sur le boulevard Pie IX.

— À neuf heures. On est vendredi.

— J'espère qu'elle s'est déniaisée et qu'elle a demandé à son *boss* de finir une couple de minutes avant pour être

capable de prendre l'autobus de neuf heures. Je lui ai dit que je voulais plus la voir arriver par l'autobus de dix heures. C'est trop tard pour une fille de son âge.

— Elle m'a dit qu'elle lui demanderait la permission de partir plus de bonne heure aujourd'hui, mais elle était pas sûre qu'il accepterait. Il paraît qu'il est bête comme ses pieds.

— Et l'autre? Je suppose qu'il va encore arriver après tout le monde, ajouta Maurice, l'air mauvais.

L'autre, c'était Paul, son fils de seize ans qui achevait la quatrième année de son cours classique, malgré l'opposition de son père.

— Voyons, Maurice! Il est pas encore six heures. Tu sais bien que le collègue finit à cinq heures et demie, fit Jeanne d'un ton apaisant. Il a juste une demi-heure pour se rendre en autobus du collège jusqu'au centre d'achats. Il arrive toujours juste à temps pour sauter dans l'autobus de six heures. Tu le connais; il perd pas une minute. Il peut pas faire plus.

— Toi, c'est sûr, t'es toujours là pour le couvrir, ton chouchou! Sacrement! Le résultat: on vit dans une maison de fous où on met la table à n'importe quelle heure. Une vraie auberge!

Sur ces mots, Maurice repoussa violemment sa chaise berçante et se leva de table. Sa tasse de café à la main, il se dirigea vers la porte d'entrée de la maison qu'il fit claquer en sortant. Il s'assit sur l'une des deux chaises de jardin en aluminium déposées à l'extrémité du balcon en ciment qu'il avait fait construire l'année précédente, au sommet du petit talus herbeux qui conduisait à la porte d'entrée du bungalow.

Pendant ce temps, à l'intérieur, la sortie du père provoqua un allègement immédiat de l'atmosphère. Francine

s'empressa de verser ses rigatonis dans l'assiette de Martine.

— Aïe ! J'en veux pas de tes nouilles ! Ça fait une heure que tu joues avec, protesta la brunette aux joues rebondies. En plus, elles sont froides.

— Chut ! Parle pas si fort, lui ordonna sa sœur, à mi-voix, en jetant un regard craintif vers la porte d'entrée. Il va t'entendre. Je vais te donner cinq cennes si tu les manges.

— Tu m'as même pas payé pour avoir mangé ton blanc d'œuf dimanche passé, lui reprocha son frère Guy, assis à la table des innocents.

— Inquiète-toi pas, tu vas l'avoir demain ton cinq cennes, dit l'adolescente, agacée. Madame Rivest me doit de l'argent pour avoir gardé ses petits avant-hier soir. Je vais vous payer tous les deux.

— Tu devrais te forcer à manger ce qu'on te sert, lui fit remarquer sa mère en commençant à débarrasser la table.

— J'aime pas ça, m'man. Les rigatonis me donnent mal au cœur, comme le blanc d'œuf...

— Et comme le gras de jambon aussi, continua sa mère, réprobatrice. Ma fille, il va bien falloir un jour te dompter. On mange pas toujours ce qu'on aime.

Quand l'adolescente s'aperçut que sa jeune sœur avait entrepris de manger ses nouilles, elle se leva de table et elle prit la direction de la salle de bain, à l'extrémité du couloir.

— Va pas t'enfermer dans les toilettes pour pas essuyer la vaisselle, la prévint sa mère. C'est ton tour de l'essuyer. Je t'avertis que la vaisselle va t'attendre.

— Juste une minute, m'man.

La porte de la salle de bain se referma sur Francine.

— Bon, Martine et Denis, allez voir en haut si tout est en ordre avant que votre père monte regarder la télévision, commanda Jeanne en versant dans l'évier le contenu d'une

bouilloire d'eau. Organisez-vous pour qu'il traîne rien sur les lits ou à terre. André, quand ta sœur sortira des toilettes, va débarbouiller les jumeaux. Laisse la petite table ouverte. Ils vont s'installer dessus pour dessiner.

— Est-ce qu'on peut aller jouer au football dans le champ en face ? demanda Claude en se levant à son tour. Le maigre adolescent de treize ans était impatient de bouger après une journée complète d'école.

— Demande à ton père, mais j'aimerais bien mieux que vous vous débarrassiez de vos devoirs tout de suite.

— M'man, on a toute la fin de semaine pour les faire, plaida son fils.

— Ton père va décider.

Jeanne se pencha au-dessus de l'évier et se remit à laver les assiettes souillées de sauce tomate dans l'eau chaude savonneuse.

Ses neuf maternités avaient profondément marqué cette femme âgée de trente-sept ans à peine. Sa chevelure brune était maintenant striée de quelques cheveux blancs. Des rides marquaient déjà son front. Ses yeux bruns laissaient parfois transparaître la lassitude qui la submergeait à certains moments.

Claude se résigna à aller demander la permission à son père qui, toujours assis sur le balcon, fixait sans le voir le champ situé au bout de la petite rue Belleherbe qui s'ouvrait en face de chez lui.

— Es-tu malade ? s'exclama Maurice avec humeur. Il me semble qu'à treize ans, t'es ben assez vieux pour voir qu'il y a juste de la bouette partout. Sers-toi donc un peu de ta tête ! Rentre dans la maison et va faire tes devoirs !

Sans demander son reste, Claude rentra dans la maison. De nouveau seul, le père de famille reprit le cours de ses pensées un instant interrompu par son fils.

—

Maurice Dionne avait eu quarante ans le mois précédent et ce passage d'une décennie à l'autre l'avait passablement bouleversé. Depuis le jour de son anniversaire, il ne parvenait pas à se faire à l'idée d'être devenu aussi vieux. Il s'était soudainement rendu compte à quel point les années filaient rapidement. Il n'oubliait pas que son père était décédé à quarante-cinq ans et trouvait qu'il se rapprochait dangereusement de cet âge.

Son humeur s'assombrissait encore davantage quand il constatait les ravages du temps en se scrutant dans le miroir de la salle de bain à travers ses lunettes à monture d'acier. En fait, il était moins préoccupé par l'apparition de ses premières rides et d'un ventre assez proéminent que par une calvitie galopante. Chaque jour, il surveillait le nombre de cheveux qui n'avaient pu résister aux dents du peigne et il s'en inquiétait.

— Si ça continue comme ça, soliloquait-il, j'aurai même pas le temps d'avoir des cheveux gris. Il m'en restera plus un maudit sur la tête.

Bref, il aimait de moins en moins cette figure devenue assez ronde dont le front ne cessait de reculer. Le seul fait de l'apercevoir chaque matin dans son miroir au moment de se raser suffisait à le mettre de mauvaise humeur.

Son travail de concierge à l'école anglaise St-Andrews de ville Saint-Michel avait fini par le transformer en travailleur solitaire qui avait peut-être trop de temps pour réfléchir. En quatre ans, il avait même pris l'habitude un peu gênante de tenir de longs monologues dans lesquels il formulait les questions et les réponses. Au fil des années, ce père d'une famille nombreuse en était même arrivé à préférer son école à sa maison neuve pour la paix qu'il y trouvait.

En général, même s'il ne commençait sa journée de travail qu'à huit heures, l'homme quittait invariablement la maison à cinq heures et demie. Il partait aussi tôt chaque matin parce qu'il était poussé par le plaisir anticipé de se retrouver tranquille dans le modeste bureau qui lui était réservé à l'extrémité du long couloir du rez-de-chaussée de l'école.

Cette pièce étroite flanquée de toilettes exiguës était devenue son second chez-soi. Il lui avait suffi de quelques semaines pour la pourvoir d'un vieux bureau, d'un divan aux ressorts fatigués, d'une bouilloire, d'un petit réfrigérateur et même, on ne savait trop comment, d'un lit pliant sur lequel il s'étendait au début de chaque après-midi pour une courte sieste. Son bureau était son domaine et son refuge où personne ne pouvait faire irruption sans son accord.

Chaque matin, dès son arrivée à l'école, Maurice prenait le temps de boire une tasse de café et de déjeuner avant de commencer sa journée de travail.

La propreté impeccable de son école était pour ce concierge un objet de fierté. Les inspecteurs de la CECM le connaissaient bien maintenant et ils ne se gênaient pas pour le citer en exemple. À St-Andrews, tout reluisait et les religieuses qui y enseignaient chantaient ses louanges sans aucune retenue. Elles lui faisaient la réputation d'un homme serviable et souriant, toujours prêt à satisfaire leur moindre demande. À tel point que Jeanne et ses enfants auraient eu bien du mal à le reconnaître dans le portrait qu'elles dressaient de leur cher concierge.

Depuis le début du mois de janvier, la CECM avait accepté de louer le gymnase de l'école St-Andrews à la communauté catholique anglaise de ville Saint-Michel chaque dimanche matin pour qu'on y célèbre la messe. Comme Maurice était tenu de placer près de quatre cents

chaises pour l'occasion et de laver ensuite le plancher, on lui versait une somme non négligeable pour ce travail supplémentaire qui l'obligeait à être présent sur les lieux le jour du Seigneur. De plus, heureuse perspective, le service des loisirs de la municipalité envisageait même la possibilité de louer ledit gymnase tous les samedis à compter du mois de septembre suivant.

À cette pensée, Maurice eut un mince sourire. Si cela se produisait, cet argent en surplus viendrait grossir son bas de laine dont sa femme ignorait bien évidemment l'importance.

— C'est pas de ses maudites affaires! se dit-il à mi-voix. Je travaille pour le gagner, cet argent-là. Elle a pas à savoir ce que j'en fais ni combien j'ai de ramassé. Qu'elle s'arrange avec ce que je lui donne sur mon salaire.



Avant même de l'apercevoir, Maurice entendit le grincement caractéristique des freins de l'autobus jaune de la compagnie Vanier. Le véhicule tournait justement au coin de la rue Sauvé et s'engageait cahin-caha sur le boulevard Lacordaire.

Après deux jours de pluies abondantes, le boulevard non pavé ressemblait à une large piste boueuse dont les automobilistes et les rares piétons devaient éviter les profonds sillons et les trous. Les camions et les lourds mélangeurs à ciment utilisés dans la construction des bungalows de la rue Lavoisier qui s'ouvrait à une centaine de mètres de la maison des Dionne étaient, en grande partie, responsables du piètre état des rues du secteur.

En ce printemps 1960, la Coopérative d'habitation de Montréal bourdonnait d'activité. Depuis le début d'avril, on s'était remis à creuser les fondations des maisons

promises aux coopérants durant l'hiver et les champs environnants reculaient peu à peu sous les assauts des pelles mécaniques.

Deux ans auparavant, les Dionne occupaient la dernière maison du boulevard Lacordaire. Depuis, une vingtaine de nouveaux bungalows avaient été construits plus au nord sur cette artère et on avait érigé une cinquantaine de nouvelles résidences dans les rues Girardin et Lavoisier ainsi que dans deux autres petites rues transversales. Mieux, quelques semaines auparavant, on avait achevé la construction du nouveau bureau administratif de la coopérative au coin de Lavoisier et Girardin, derrière chez les Dionne. Pour le plus grand soulagement de Simone Legris, la secrétaire de la coopérative, les administrateurs venaient enfin de libérer le sous-sol de sa maison de la rue Aimé-Renaud après cinq ans d'occupation.

Maurice suivit du regard l'autobus qui passa en brinquebalant de l'autre côté du boulevard. Le véhicule jaune était couvert de boue jusqu'au milieu de sa carrosserie. Il s'arrêta en grinçant au coin de Lavoisier. Une demi-douzaine de passagers descendit et s'éloigna prudemment pour éviter d'être éclaboussés lorsqu'il repartirait.

Le quadragénaire aperçut alors son fils de seize ans, imperméable sur le bras et tenant d'une main son épais porte-documents.

Dès le départ de l'autobus, Paul, la tête bien droite, se mit en marche rapidement en direction de la maison. Il longea le fossé peu profond, de toute évidence à la recherche du gravier où poser ses pieds pour ne pas couvrir ses souliers de boue.

— Maudit qu'il a l'air frais, se dit Maurice en regardant venir l'adolescent soigneusement cravaté, vêtu du veston bleu marine et du pantalon gris exigés par le collègue Sainte-Croix qu'il fréquentait.

Parvenu en face de la maison, Paul se décida à traverser le large boulevard et il prit pied dans l'allée où était stationnée la vieille voiture de son père.

— Bonsoir, p'pa.

— Bonsoir, fit Maurice, sans aucune chaleur. Essuie-toi les pieds comme il faut pour pas mettre de la bouette partout dans la maison.

Paul escalada les cinq marches qui conduisaient au balcon et entra dans la maison. Il enleva ses chaussures sur le paillason.

— Tu devrais mettre des bottes quand il fait mauvais comme ça, dit sa mère en regardant l'état des souliers de son fils.

— Ben non, m'man. Je suis pas pour traîner des bottes en ville quand l'hiver est fini depuis deux mois. Je vais passer pour un habitant. Il y a déjà ben assez que tout le monde rit de moi quand je dis que je reste à Saint-Léonard-de-Port-Maurice.

— Qu'est-ce qu'ils font les autres qui restent ici? demanda Jeanne en réprimant un mince sourire.

— La plupart laissent leurs bottes sous leur siège, dans l'autobus le matin, même si le chauffeur les a avertis de pas faire ça. Mais vous devriez les voir le soir. Il y en a qui les cherchent longtemps.

— Pourquoi tu fais pas la même chose?

— Des plans pour me les faire voler...

— En tout cas, grouille-toi et viens manger avant que ça soit froid, lui dit sa mère, abandonnant le sujet. Ton assiette est prête. Tassez-vous un peu pour lui laisser de la place pour souper, poursuivit-elle à l'endroit d'André et de Claude qui avaient couvert les deux tiers de la table de cuisine avec leurs cahiers et leurs manuels scolaires.

L'adolescent alla déposer son imperméable, son porte-documents et son veston sur l'étroit divan de similicuir

Réimprimé en mars 2009
sur les presses de l'imprimerie Transcontinental-Gagné,
Louiseville, Québec.